



The World's Largest Open Access Agricultural & Applied Economics Digital Library

This document is discoverable and free to researchers across the globe due to the work of AgEcon Search.

Help ensure our sustainability.

Give to AgEcon Search

AgEcon Search

<http://ageconsearch.umn.edu>

aesearch@umn.edu

*Papers downloaded from **AgEcon Search** may be used for non-commercial purposes and personal study only. No other use, including posting to another Internet site, is permitted without permission from the copyright owner (not AgEcon Search), or as allowed under the provisions of Fair Use, U.S. Copyright Act, Title 17 U.S.C.*

No endorsement of AgEcon Search or its fundraising activities by the author(s) of the following work or their employer(s) is intended or implied.

Mode de production et systèmes de culture et d'élevage

Claude Reboul

Citer ce document / Cite this document :

Reboul Claude. Mode de production et systèmes de culture et d'élevage. In: Économie rurale. N°112, 1976. Agriculture et développement socialiste. pp. 55-65;

doi : <https://doi.org/10.3406/ecoru.1976.2413>

https://www.persee.fr/doc/ecoru_0013-0559_1976_num_112_1_2413

Fichier pdf généré le 08/05/2018

Abstract

Mode of production and crop or livestock systems - The author intends to show how the theory of Marx can be used to explain the development of farm production systems.

The unequal development which characterizes the economic and social capitalistic system results precisely in an unequal integration of the farms into a market economy and consequently in a unequal access to modern production techniques.

In order to remain competitive, or at least to delay their elimination, the small farms underpay their labour which is possible in a family-farm system with a subsistence economy.

The big farms, on the contrary, which are solidly integrated in the market economy dispose of the capital necessary to conciliate the use of high productivity techniques and the employment of hired labour.

In countries where an agrarian reform has been carried out, for instance in the DRG or in Hungary, the main preoccupation has been the uniform development of the farms and has resulted in a homogenization of the production systems, each farm practising both market and non-market activities.

Résumé

L'auteur se propose de montrer comment la théorie de Marx peut aider à rendre compte de l'évolution des systèmes de production des exploitations agricoles.

Le développement inégal, qui caractérise un système économique et social capitaliste, se traduit notamment par une inégale intégration des exploitations agricoles dans l'économie marchande et corrélativement par un inégal accès aux techniques modernes de production.

Pour rester compétitives, ou tout au moins retarder leur élimination, les petites exploitations sont astreintes à sous-payer leur force de travail, ce que leur permet précisément le caractère familial de leur main-d'œuvre et les pratiques d'autosubsistance.

Par contre, les grandes exploitations, fortement intégrées dans l'économie marchande, ont le capital monétaire nécessaire pour concilier l'emploi de techniques à forte productivité et la rémunération d'une main-d'œuvre salariée.

Dans les pays qui ont fait une révolution agraire, par exemple la R.D.A. ou la Hongrie, le souci de promouvoir un développement égalitaire s'est traduit notamment par une tendance à l'homogénéisation des systèmes de production, chaque exploitation ayant sa part de productions commercialisables et non commercialisables.

MODE DE PRODUCTION ET SYSTÈMES DE CULTURE ET D'ÉLEVAGE

C. REBOUL

Maître de recherches à l'INRA ()*

L'auteur se propose de montrer comment la théorie de Marx peut aider à rendre compte de l'évolution des systèmes de production des exploitations agricoles.

Le développement inégal, qui caractérise un système économique et social capitaliste, se traduit notamment par une inégale intégration des exploitations agricoles dans l'économie marchande et corrélativement par un inégal accès aux techniques modernes de production.

Pour rester compétitives, ou tout au moins retarder leur élimination, les petites exploitations sont astreintes à sous-payer leur force de travail, ce que leur permet précisément le caractère familial de leur main-d'œuvre et les pratiques d'autosubsistance.

Par contre, les grandes exploitations, fortement intégrées dans l'économie marchande, ont le capital monétaire nécessaire pour concilier l'emploi de techniques à forte productivité et la rémunération d'une main-d'œuvre salariée.

Dans les pays qui ont fait une révolution agraire, par exemple la R.D.A. ou la Hongrie, le souci de promouvoir un développement égalitaire s'est traduit notamment par une tendance à l'homogénéisation des systèmes de production, chaque exploitation ayant sa part de productions commercialisables et non commercialisables.

Mode of production and crop or livestock systems

The author intends to show how the theory of Marx can be used to explain the development of farm production systems.

The unequal development which characterizes the economic and social capitalistic system results precisely in an unequal integration of the farms into a market economy and consequently in a unequal access to modern production techniques.

In order to remain competitive, or at least to delay their elimination, the small farms underpay their labour which is possible in a family-farm system with a subsistence economy.

The big farms, on the contrary, which are solidly integrated in the market economy dispose of the capital necessary to conciliate the use of high productivity techniques and the employment of hired labour.

In countries where an agrarian reform has been carried out, for instance in the DRG or in Hungary, the main preoccupation has been the uniform development of the farms and has resulted in a homogenization of the production systems, each farm practising both market and non-market activities.

(*) Station d'Economie et sociologie rurales, 6, passage Tenaille - 75014 Paris.

INTRODUCTION

En France, l'inégale répartition de la terre et des moyens de travail entre les agriculteurs s'accompagne d'une différenciation des systèmes de culture et d'élevage, qui tend globalement à localiser les productions peu mécanisées : cultures maraîchères, production laitière, etc... sur les exploitations de petite superficie et les productions hautement mécanisées : céréales, plantes sarclées, etc... sur les exploitations de grande superficie (1).

Le simple constat de ces relations témoigne que la division du travail, dont ces systèmes de culture et d'élevage sont l'expression, ne peut nullement être considérée comme un phénomène strictement technique, lié à l'inégal développement des forces productives selon les branches de production (2). Il s'agit d'une division sociale du travail, qui est fonction de l'appropriation privée du sol et des moyens de production, du caractère marchand de l'économie, de la loi du profit, bref de l'ensemble d'un système économique et social dans lequel domine le mode de production capitaliste.

Un pays comme la RDA, où le développement des forces productives est sensiblement voisin de celui de la France, en fournirait, s'il était nécessaire, la confirmation. La révolution agraire, en ses deux phases de la réforme agraire et de la collectivisation, redistribuant sur des bases très fortement égalitaires terres et moyens de travail entre les agriculteurs, a entraîné une généralisation de système de polyculture-élevage, seule susceptible notamment d'assurer à la main-d'œuvre un emploi suffisant dans les nouvelles structures agricoles (3).

Si la comparaison de pays à systèmes sociaux différents, comme la France et la RDA, fait ressortir à l'évidence la relativité sociale des systèmes de culture et d'élevage, il reste que les changements liés de ces systèmes et des structures de production des exploitations suggèrent l'idée de relations communes entre les unes et les autres.

L'analyse de ces relations nous fait entrer de plain pied dans le champ de cette discipline intégralement constitutive de l'économie rurale qu'on a pris l'habitude de désigner

par l'expression imprécise, mais maintenant fixée, d'**agriculture comparée** et à laquelle R. Dumont a donné ses titres de légitimité scientifique.

L'imprécision de l'expression « agriculture comparée » concerne plus son objet que sa méthode. L'objet, on peut le définir simplement comme l'étude des systèmes agraires, manifestations géographiques du système économique et social global dans la mise en valeur, à des fins agricoles ou forestières, du sol. La méthode est basée sur la comparaison des situations, pratiquée sur des exploitations individuelles ou groupées, des régions agricoles, des pays entiers. Dans cette science humaine qu'est l'économie rurale, la méthode comparative apporte, comme, sur un autre plan, la méthode des modèles de simulation, un palliatif à l'impossible expérimentation (4).

C'est dans une perspective d'agriculture comparée que nous avons effectué divers travaux sur les systèmes agraires de France, de RDA avec Chaussepied, de Hongrie et du Sénégal (5). Quels que soient les développements spécifiques à chacun d'eux, ces travaux ont en commun un objectif : l'analyse des systèmes de culture et d'élevage dans le contexte du système économique et social.

Comment celui-ci se manifeste au niveau des systèmes de culture et d'élevage ? Mais aussi quels enseignements l'analyse des systèmes de culture et d'élevage peut-elle apporter sur le système économique et social dans lequel ils s'inscrivent ? La comparaison d'agricultures de pays à systèmes sociaux différents, comme la France et la RDA ou la Hongrie, ou inégalement avancés dans un même système, comme la France et le Sénégal (6), aide précisément à traiter ces questions.

Sur quelle base théorique ? C'est l'objet de ce texte. Dans les publications que nous avons citées, le support théorique est généralement présenté par fragments, souvent en notes, ou encore reste implicite. Nous nous proposons ici d'en faire une présentation synthétique, compte tenu de l'avancement actuel de notre réflexion dans ce domaine. Dans ce but, il nous paraît opportun de commencer par définir les concepts de système de culture, de système d'élevage, de système de production.

(1) Cette étude a bénéficié des remarques de J. Argyriadis, B. Desbrosses, A. Pouliquen, A. Poupardin, P. Rainelli.

(2) Un inégal développement qui, bien que se manifestant dans tous les régimes sociaux, n'est jamais non plus un fait strictement « technique ».

(3) P. CHAUSSEPIED, et C. REBOUL. La révolution agraire de la République Démocratique Allemande. INRA Janvier 1975. Le mouvement, actuellement en cours, de concentration et de spécialisation, se traduit par le développement d'exploitations d'élevage **sans sol**, et d'exploitations de polyculture vivrière industrielle et **fourragère**, qu'unissent des relations contractuelles.

(4) « Nous n'avons qu'un moyen de démontrer qu'un phénomène est cause d'un autre c'est de comparer les cas où ils sont simultanément présents ou absents et de chercher si les variations qu'ils présentent dans ces différentes combinaisons de circonstances témoignent que l'un dépend de l'autre. Quand ils peuvent être artificiellement produits au gré de l'observateur, la méthode est l'expérimentation proprement dite. Quand, au contraire, la production des faits n'est pas à notre disposition et que nous

ne pouvons que les rapprocher tels qu'ils se sont spontanément produits, la méthode que l'on emploie est celle de l'expérimentation indirecte ou méthode comparative ». DURKHEIM E. Les règles de la méthode sociologique. PUF.

(5) Concentration des capitaux et différenciation des systèmes de production dans l'agriculture française, avec M.-C. AL HAMCHARI. INRA juillet 1974.

— Coopératives agricoles de production et structures agraires en Hongrie. Entreprise agricole, juin-juillet 1969.

— RDA op. cit.

— Structures agraires et problèmes du développement au Sénégal. INRA juillet 1972.

(6) Le mot « avancé » ne doit pas faire préjuger, remarque A. Pouliquen, de la possibilité pour le Sénégal de « rattraper » un jour la France dans le cadre du système capitaliste puisque celui-ci se nourrit précisément des inégalités de développement.

I — SYSTEME DE CULTURE, SYSTEME D'ELEVAGE, SYSTEME DE PRODUCTION

L'observation par les agronomes et les économistes ruraux de constantes dans les modes de mise en valeur du sol par les exploitants agricoles, constantes relatives au temps et à l'espace, et qui donnent aux paysages agraires leur physionomie, est à l'origine des concepts de système de culture et d'élevage.

Si la pratique des systèmes de culture et d'élevage est aussi ancienne, par définition même, que celles de l'agriculture et de l'élevage, l'expression apparaît au XIX^{me} siècle dans les travaux des agronomes cherchant à mettre au point et à vulgariser des systèmes à la fois plus productifs et plus fertilisants, donc plus intensifs, que les systèmes existants, qu'il leur fallait donc inventorier.

L'expression « système de culture » est utilisée pour la première fois en France, à notre connaissance, par le comte de Gasparin : « le choix que fait l'homme des procédés par lesquels il exploitera la nature, soit en la laissant agir, soit en la dirigeant avec plus ou moins d'intensité en différents sens, est ce que nous appelons **système de culture**, et l'on voit que cette définition comprend l'ensemble des opérations agricoles qui constituent une exploitation, et la nature des moyens physiques et mécaniques que nous mettons en usage, soit pour faire croître, soit pour récolter et utiliser les végétaux » (7).

Lecouteux, quelques années plus tard, définit le système de culture : « mode d'utilisation des forces naturelles et artificielles dirigées par l'agriculture pour transformer en produits organiques, en récoltes, les éléments solubles et gazeux que les plantes absorbent dans l'air par leurs feuilles et dans le sol par leur racines » (8).

La définition de Lecouteux est plus « agronomique » que celle de Gasparin. Dans son livre, l'expression désigne aussi bien des combinaisons réalisées sur terrain d'expérimentation par des agronomes ou sur leurs champs par des agriculteurs. L'approche de l'agronome n'est du reste pas nettement distinguée de celle de l'économiste, la science naturelle de la science sociale.

C'est une conception sociale que nous retiendrons ici, dans la voie ouverte par Gasparin :

« Les divers systèmes de culture sont à la fois un effet et une indication de l'état social d'un pays » (9), et à la suite d'économistes et de géographes contemporains.

Ainsi Malassis, dans « Economie des exploitations agricoles », tout en donnant une définition qui témoigne d'une certaine confusion des genres : « les agronomes nomment système de culture l'ensemble des espèces végétales et des moyens appliqués à ces espèces en vue de la production » (10), fait de « système de culture » comme

en témoigne le contexte de son livre, un concept d'économie rurale, au même titre que « système d'exploitation », qui désigne « l'ensemble des espèces et l'ensemble des moyens appliqués à ces espèces en vue de la production » (11).

On retrouve ce concept en géographie agraire, dont P. George définit l'objet en des termes qui conviendraient parfaitement à l'économie rurale (12). Pour Bonnamour, Guermont et Gillette, « mode d'utilisation du sol, combinaison des techniques, production proprement dite... » constituent « les trois facettes du système d'exploitation » (13).

Mais, plus tard, Malassis retiendra pour le même concept, l'expression « système de production » (14) utilisée par Chombart de Lauwe et Poitevin, selon une définition donnée antérieurement en des termes un peu différents :

« Le système de production est la combinaison des facteurs de production et des productions dans l'exploitation agricole » (15).

Quel est le sens donné à « facteurs de production », expression qu'utilise aussi Malassis indifféremment à la place de « moyens » ? Pour ces trois auteurs, le contexte renvoie à la formule trinitaire : terre, travail, capital. L'utilisation qui est faite par eux des mots « terre » et « travail » suggère des remarques qui sont liées à la définition du « capital ».

Dans une certaine tradition des économistes ruraux, le mot « capital » est pris dans un sens comptable, tel qu'il est défini au bilan d'une entreprise. Les notions dites économiques de « capital foncier » et de « capital d'exploitation » sont utilisées sous la forme classique d'une présentation simplifiée des valeurs d'actif.

Or la comptabilité ne se confond pas avec l'économie, bien que toutes deux entretiennent des relations étroites, les données comptables étant utiles à l'analyse économique et la théorie économique sous-tendant la construction comptable. Sans vouloir faire ici autre chose qu'une esquisse des rapports entre comptabilité et économie, notons à ce sujet quelques points qui nous paraissent importants pour notre propos. Dans la mesure où l'on vise à baser sur des données comptables une analyse économique des systèmes de production, on se heurte à certaines difficultés qui sont liées à la nature même des conventions comptables. En particulier :

a) L'exercice comptable, qui dure un an, est inévitablement arbitraire par rapport au déroulement d'une campagne agricole. Il en résulte que la comptabilité donne une image voilée des relations entre les produits et les facteurs de production qui leur sont affectables.

(12) « La géographie agraire et son complément, la géographie agricole, ont pour objet la connaissance et l'expression des rapports sociaux et des rapports économiques, concernant la production agricole ». P. GEORGE. Les méthodes de la géographie. Que sais-je ? P.U.F. 1970. p. 83.

(13) BONNAMOUR J., GUERMONT Y., GILLETTE C. Typologie des systèmes d'exploitation agricole utilisés en France. Annales de géographie. Paris n° 438. Mars-avril 1971. p. 145.

(14) MALASSIS L. Evaluation des systèmes de production agricoles. Technique et développement. N° 10, p. 42, janvier-février 1974.

(15) CHOMBART de LAUWE J., POITEVIN J. Gestion des exploitations agricoles. Dunod. 1957. p. 5.

(7) A. de GASPARIN. Cours d'Agriculture. Tome V. Maison Rustique. Paris 1845. p. 150. de Gasparin cite largement les travaux des agronomes allemands, notamment MOLL.

(8) LECOUEUX E. Principes économiques de la culture améliorante. Maison Rustique. Paris 1855. p. 274.

(9) GASPARIN. Op. cit., p. 229.

(10) MALASSIS L. Economie des exploitations agricoles. Armand Colin. 1958. p. 73.

(11) Idem p. 74.

b) Les notions comptables de capital foncier et de capital d'exploitation n'ont qu'un lointain rapport avec une conception économique faisant du capital un facteur de production distinct de la terre et du travail. Le capital foncier comprend la terre, mais aussi les améliorations foncières et les bâtiments d'exploitation. Le capital d'exploitation associe stocks de produits et moyens de production.

c) La comptabilité contient des estimations monétaires arbitraires de produits fictivement marchands (production autoconsommée), de charges fictives (valeur locative des terres en propriété, intérêt des capitaux en propriété) ou de charges réelles (amortissement, travail familial). Dans ce dernier cas, l'arbitraire de l'évaluation est une des conséquences de l'arbitraire de la séparation du compte d'exploitation et du compte privé, auquel sont affectées les dépenses de consommation de la main-d'œuvre familiale.

En fait, l'analyse économique de la combinaison des facteurs de production sur l'exploitation agricole implique l'élaboration de données spécifiques et ne peut s'appuyer sur des données comptables que dans la mesure où celles-ci sont pour une part réécrites en fonction des besoins de l'analyse.

Nous avons exposé par ailleurs des principes d'analyse économique du travail (16) distinguant notamment, avec J. Henri, la main-d'œuvre disponible et le travail effectué (17), ce qui rejoignait les distinctions de Marx entre temps de production et temps de travail, mais en affinant, à la suite de Kreher (18), le concept de temps de production par la définition du temps disponible pour la production en fonction des conditions pédoclimatiques.

Examinons brièvement, dans les limites fixées par la recherche d'une définition économique des systèmes de production, quel sens économique donner au mot : capital.

Pour Lecouteux (citant Rossi) :

« Le capital est cette portion de la richesse produite qui est destinée à la reproduction » (19).

Gasparin donne une définition plus large :

« Le capital n'est autre chose que l'accumulation de fruits du temps écoulé, destinés à pourvoir aux besoins des temps futurs » (20).

Le capital apparaît ici comme une catégorie commune à la terre, par les investissements qui créent sa fertilité (21), à la force de travail, par le biais des moyens de subsistance qui permettent son entretien et sa reproduction, et aux moyens de travail : cheptels vif et mort, bâtiments, engrais, produits de traitements, carburants, aliments du bétail, semences, etc... (22) par définition donc,

à l'ensemble des facteurs de production, mais aussi à la production qui, matière première ou objet de consommation, est nécessairement à son tour facteur de production.

Cette conception du capital rejoint celle de Ricardo, qui utilisait le même mot pour désigner :

« Les capitaux qui paient le travail, et ceux engagés sous forme d'outils, de machines, de bâtiments » (23).

On la retrouve chez J.B. Say (24) et chez Stuart Mill (25). Elle sera au point de départ de celle de Marx. C'est elle que nous avons retenu pour nos propres travaux en économie de la production agricole.

Les praticiens de la gestion de l'exploitation agricole sont en effet bien placés pour savoir à quel point la formule : « terre, travail, capital », est peu opératoire, notamment quand ils décrivent les contraintes en capital monétaire d'un modèle d'exploitation.

Le capital monétaire dont dispose à une époque donnée un chef d'exploitation peut être investi par exemple en achats de terres, de moyens de travail, en dépenses de salaires, tout en étant partiellement dépensé pour les besoins de la consommation familiale. L'écriture des contraintes en capital doit nécessairement prendre en compte ces divers usages possibles d'un même capital (26).

Une telle démarche revient à substituer à la formule : « terre, travail, capital » (27) pour énoncer les facteurs de production, la formule : « terre, force de travail, moyens de travail », qui contient implicitement le capital mis en œuvre (nous allons revenir sur sa définition) étant bien entendu que seule la « terre-capital », pour reprendre l'expression de Marx (28), peut être considérée comme facteur de production.

Nous sommes maintenant en mesure, en nous basant sur les définitions précédemment citées, de préciser davantage la signification économique de l'expression : « système de production ».

Un système de production agricole est un mode de combinaison entre terre, forces et moyens de travail à des fins de production végétale et/ou animale, commun à un ensemble d'exploitations.

Un système de production est caractérisé ici par la nature des productions, de la force de travail (qualification) et des moyens de travail mis en œuvre, et par leurs proportions, non par leurs valeurs absolues, car nous gardons à l'expression, dans la tradition des agronomes et des économistes ruraux, un sens générique.

(16) ALTMANN C. et REBOUL C. *Ecriture des contraintes en main-d'œuvre sur une exploitation agricole*. INRA 1967.

(17) HENRI J. *Critères techniques de la gestion des exploitations agricoles*. CNCER Paris. 1957. p. 10.

(18) KREHER G. *Leistungszahlen für Arbeitsvoranschläge*. Stuttgart. 1955. p. 273 et suivantes.

(19) LECOUEUX E. *Cours d'économie rurale*. Paris. 1879. p. 164.

(20) GASPARIN A. de. *Op. cit.* p. 324.

(21) « De progrès en progrès, on arrive à construire la terre arable, absolument comme on construirait un haut-fourneau » écrit superbement LECOUEUX. *Principes économiques...* *Op. cit.* p. 332.

(22) Le mot « capital » est assez souvent abusivement confondu dans la littérature économique avec l'expression « moyens de travail ».

(23) RICARDO D. *Principes de l'économie politique et de l'impôt*. Calmann-Lévy. p. 28.

(24) SAY J.B. : « Le capital consiste dans les instruments de production, les produits avancés aux salariés pour les faire vivre en attendant que la production soit achevée et les matières brutes que l'industrie transforme ». *Traité d'économie politique*. 1841. Tome I. p. 68.

(25) MILL J. Stuart : « Toutes les choses qui sont destinées à fournir au travail productif l'abri, la protection, les outils et les matériaux que nécessite l'ouvrage et à nourrir et à soutenir d'une façon quelconque l'ouvrier pendant son travail ». *Principes d'économie politique*. Paris 1873.

(26) Cf. notamment J.M. BOUSSARD. *Programmation mathématique et théorie de la production agricole*. Cujas. 1970.

(27) Cette formule nous paraît rester valable à condition d'exprimer ses éléments en unités différentes. Tout procès de production agricole revient nécessairement à mettre en œuvre un certain capital, formé de moyens de travail et de subsistance, sur une certaine surface en terre, au moyen d'une certaine dépense d'énergie humaine.

(28) MARX K. *Œuvres*. La pléiade. Tome I. *Misère de la philosophie* p. 127. Marx distingue terre-matière et terre-capital. Ces termes seront repris dans « Le Capital ».

Par analogie, on définira le « système de culture », système de production dont la production finale est seulement végétale, et le « système d'élevage », système de production dont la production finale est seulement animale (29).

II — ECONOMIE MARCHANDE ET ECONOMIE DOMESTIQUE

« Le capital se compose de matières premières, d'instruments de travail et de moyens de subsistance de toutes sortes utilisées pour produire de nouvelles matières premières, de nouveaux instruments de travail et de nouveaux moyens de subsistance. Tous ces éléments créés, produits par le travail, sont du travail accumulé. Le travail accumulé, moyen d'une nouvelle production, est du capital ».

« Ainsi parlent les économistes » (30) conclut Marx pour s'en moquer, avant de préciser sa conception du capital. C'est seulement dans des conditions sociales déterminées qu'un moyen de production devient du capital.

« Le capital représente, lui aussi, des rapports sociaux. Ce sont des **rapports de production bourgeois**, des rapports de production de la société bourgeoise » (31). Et plus loin : « Le capital ne consiste pas uniquement en moyens de subsistance, en instruments de travail et en matières premières, autrement dit en produits matériels : il est fait tout autant de **valeurs d'échange**. Tous les produits qui le composent sont des marchandises » (32). Et il en est ainsi de la force de travail.

« Le capital suppose donc le travail salarié, le travail salarié suppose le capital : ils sont la condition l'un de l'autre ; ils se créent mutuellement » (33).

En somme dans la conception des « économistes », telle que l'expose Marx, ce qu'il récuse n'est pas la description du cycle du capital, mais le fait qu'elle soit donnée en dehors de tout contexte social. Du reste, il conserve cette description, mais réserve le terme : « capital » au cas où « tous les produits qui le composent sont des marchandises ».

Cette définition du capital que sous-tend l'analyse du mode de production capitaliste est celle que nous retiendrons dans la suite de ce texte, non sans relever au passage une difficulté : quel mot prendra la place du capital pour désigner l'ensemble des produits qui ont une valeur d'usage, mais pas de valeur d'échange ? Marx laisse cette question sans réponse (34).

L'interférence dans le cycle du capital de produits qui n'ont qu'une valeur d'usage et de produits qui ont aussi une valeur d'échange, est le cas général en agriculture.

Ces définitions laissent cependant en suspens un problème de fond. Peuvent-elles être indépendantes du système économique et social dans lequel s'effectuent les observations ? Pour répondre à cette question, il est nécessaire de revenir sur la définition du mot « capital ».

Elle est courante dans les autres secteurs de l'économie et Marx prend en compte ce phénomène dans son analyse du cycle du capital :

« ... une partie du produit-marchandise peut de nouveau entrer directement comme moyen de production dans le même processus d'où il est issu, tel le blé dans le champ, le charbon dans la mine, etc... Cette partie de son propre produit que le producteur de marchandises consomme productivement ne fonctionne pas comme capital-marchandise et, par conséquent, ne circule pas... ». En outre : « ... Les marchandises qui entrent (dans le processus de production) ne passent pas **toutes** dans la circulation... ».

« C'est d'ailleurs une des particularités de la production capitaliste que, plus elle est développée, plus abondamment les éléments de production y affluent en provenance de la circulation » (35).

Et Marx oppose à ce sujet « le fermier moderne (par exemple, des lowlands d'Ecosse) qui vend sa récolte, le blé, la paille, tout ce qui n'est pas fixé au sol, et qu'il remplace en s'approvisionnant sur le marché », au petit paysan qui « produit lui-même la plupart des éléments de son travail » (36). Ainsi, dans le cycle du capital-marchandise qui caractérise le système capitaliste, « le capital-marchandise ne revêt la forme spécifique du capital dans un stade déterminé de son circuit — pour s'en défaire à nouveau — que dans la seule mesure où il **fonctionne** comme marchandise » (37).

Les moyens de production achetés sur le marché sont destinés en tant que marchandises à « se dissoudre » (38) dans le processus de production et celui-ci aboutit à des produits « rejetés » hors du cycle de production, qui deviennent des marchandises, et à des produits qui s'y réintègrent directement.

En somme Marx n'établit nulle solution de continuité dans ces textes entre l'agriculteur capitaliste et le petit paysan. Seul les distingue le niveau d'intégration dans les échanges marchands.

Dès lors, pourquoi ne pas appliquer ce qui est dit pour l'autofourniture de moyens de production à l'autofourniture de la force de travail, c'est-à-dire aux moyens de subsistan-

(29) On peut convenir de donner à « système d'exploitation » le sens d'un système de production pratiqué selon un certain nombre de faire-valoir, encore que ces variables ne soient pas indépendantes, remarque D. Poupardin.

(30) MARX K. Op. cit. Tome I. Travail salarié et capital. p. 211 et 212.

(31) Idem. p. 212.

(32) Idem. p. 213.

(33) Idem. p. 215.

(34) Mais non Ricardo. « La définition de Ricardo (du capital) est de caractère à la fois permanent et historique : c'est la partie de la richesse

d'un pays qui est employée à la production et qui est nécessaire pour donner effet au travail. Marx, au contraire, retient une notion historique du capital ». BARRE R. A propos de l'Anticapitalisme de Paul Fabra. Pour une économie objective. Le Monde. 9-11-74.

(35) MARX K. Op. cit. Tome II. Le capital. p. 519. Certains phénomènes actuels, comme le développement de l'autofinancement, vont à l'encontre de cette affirmation, remarque P. Rainelli. Nous revenons plus loin sur ce point.

(36) Idem. p. 519.

(37) Idem. p. 521.

(38) Idem. p. 520.

ce produits sur l'exploitation qui permettent son entretien et celui des membres non actifs de la famille, donc sa reproduction. En même temps, pourquoi ne pas considérer les dépenses monétaires de la consommation familiale comme un stade du cycle du capital sur l'exploitation ?

Certes Marx écrit qu'« une partie de la marchandise transformée en capital-argent est bien de la marchandise avant l'échange, mais jamais capital-marchandise. Elle ne devient un élément du capital qu'après la vente : c'est la force de travail » (39). Mais il a écrit aussi :

« Le paysan (ou l'artisan) indépendant a une double personnalité. Comme possesseur des moyens de production, il est capitaliste ; comme ouvrier, il est son propre travailleur salarié. Comme capitaliste, il se paie à lui-même son salaire et tire son profit de son capital, autrement dit, il s'exploite lui-même comme salarié et se verse, sous forme de plus-value, le tribut que le travail doit au capital » (40).

C'est cette conception que nous retiendrons pour décrire le cycle de la production, marchande et non marchande, sur l'exploitation agricole familiale, autrement dit les cycles du capital et de l'autofourniture, notre choix se fondant en dernière instance sur l'intérêt pratique de la définition retenue, c'est-à-dire pour nous, ici, sur son pouvoir explicatif vis-à-vis de l'évolution des systèmes de production en agriculture (41). Ce cycle peut être représenté par un schéma (42) (voir en fin d'article).

Au cours de son cycle, le capital passe de la forme monétaire à la forme productive (force de travail et moyens de travail, y compris ceux incorporés dans la terre) puis marchande, qui après paiement des fermages, annuités des emprunts, impôts, etc... permet, grossi éventuellement d'apports privés (par exemple, le salaire d'un ouvrier-paysan), de reconstituer le cycle.

Par définition même, le capital productif au sens que lui donne Marx : (productif de plus-value) n'est composé que des moyens de production et de subsistance en tant

que moyens de production de la force de travail (43) qui donnent lieu à des dépenses monétaires d'acquisition, qui sont des marchandises. Ceux qui relèvent de l'autofourniture ne sont pas constitutifs du capital productif (44). Mais fournis sont indissolublement liés dans la force de travail moyens de production et de subsistance achetés et auto- et les moyens de travail. Le capital productif en tant que tel n'est pas isolable matériellement, et c'est une conséquence directe du caractère économiquement hybride du chef d'exploitation, à la fois capitaliste et salarié de lui-même.

Pour la même raison, la part du profit qui, après prélèvement par le capital commercial et industriel (45) reste à la disposition de l'exploitant, c'est-à-dire la différence entre les recettes provenant de la vente des marchandises et les dépenses monétaires de consommation et de moyens de travail, n'est pas isolable dans le cycle du capital. Réinvestie dans les moyens de travail ou consommée (donc réinvestie dans la force de travail) que ce soit dans l'immédiat ou de façon différée (par l'épargne), cette part du profit se confond avec la valeur marchande du capital productif, à l'exception de la fraction qui couvre le fermage, les intérêts des emprunts, les impôts.

Ainsi, le cycle de la production marchande, par définition ouvert sur l'extérieur de l'exploitation agricole, et le cycle de l'autofourniture (autofourniture de moyens de travail et de moyens de subsistance ou autoconsommation) apparaissent confondus dans leur partie productive. On ne peut dissocier sur l'exploitation un secteur de production marchande relevant de l'économie capitaliste et un secteur de production d'autosubsistance relevant de l'économie domestique, pour reprendre l'expression utilisée notamment par Meillassoux (46).

On peut par contre mettre en évidence un inégal engagement dans l'économie marchande selon les exploitations, qui se traduit par une différenciation des systèmes de production.

III — MODE DE PRODUCTION ET SYSTEMES DE PRODUCTION AGRICOLES

Selon Marx, le cycle de la production sur l'entreprise capitaliste pure ne contient par définition aucun élément qui ne fasse l'objet d'échanges marchands. La terre est louée, le capital monétaire emprunté, la force de travail, y compris celle de direction, achetée, de même que les moyens de travail.

En élaborant ce modèle, Marx entend rendre compte non seulement de la situation particulière des entreprises

« capitalistes » au sens étroit du terme, mais en même temps d'un mouvement tendanciel de l'économie capitaliste, dont l'entreprise capitaliste représente l'unité de production la plus achevée, celle qui constitue le point omega de l'économie en quelque sorte (47).

Marx fait dans « Le capital » non la théorie d'un mode de production particulier — confusion souvent faite —, mais celle d'un système économique et social, le système capi-

(39) Idem, p. 521, note a.

(40) MARX K. Op cit. Tome II. Matériaux pour l'économie. p. 402. Le fait que la plus value puisse être accaparée par le capital commercial, ce que Marx n'évoque pas ici comme le remarque A. Pouliquen, ne met évidemment pas en cause, bien au contraire, son existence.

(41) Nous ne pouvons faire autrement dans l'espace de ce texte que de renvoyer ici à nos travaux d'agriculture comparée cités plus haut.

(42) La dissociation partielle des cycles de la production marchande et de l'autofourniture distingue notamment ce schéma de celui que donne MAINIE P., dans « Les exploitations agricoles en France ». Que sais-je ? PUF, 1971, p. 30.

Nous avons publié une première version dans : REBOUL C. Causes économiques de la sécheresse au Sénégal. INRA avril 1975. Bulletin d'Information du Département d'Economie et de Sociologie Rurales. N° 2.

(43) MARX K. Œuvres. La Pléiade. Tome II, p. 516.

(44) Dans la mesure où cette autofourniture relève de l'économie d'autosubsistance. Tel n'est pas le cas de l'autofourniture qui résulte de phénomènes d'intégration des firmes. Elle a en effet pour objectif de récupé-

rer la part du profit qui va aux entreprises intermédiaires, industrielles, agricoles ou commerciales. L'autofinancement a la même signification par rapport au capital bancaire.

(45) Cf. notamment sur ce point : HAIRY D., PERRAUD D., SAUNIER P., SCHALLER B. Quelques réflexions sur le prélèvement et l'accumulation dans la sphère agro-alimentaire. Economie et sociétés, tome VII, n° 11-12, 1973, p. 2411.

(46) Cf. MEILLASSOUX C. Femmes, greniers et capitaux. Maspero, 1975, p. 58. L'expression : « économie domestique » n'exclut pas l'échange mais suppose que cet échange s'effectue entre communautés semblables, « leurs relations éventuelles avec d'autres formations sociales n'étant que superficielles et non susceptibles de les transformer qualitativement ». p. 60. Elle exclut l'organisation pour la vente.

(47) « En théorie, nous supposons cependant que les lois du mode de production capitaliste agissent à l'état pur. Dans la réalité, il n'y a jamais qu'approximation ; celle-ci est d'autant plus grande que le mode de production capitaliste est plus développé et moins adulteré par des survivances d'anciennes conditions économiques ». MARX K. Œuvres. La Pléiade Tome II, p. 968.

taliste, dominé par le mode de production capitaliste, ce qui signifie que le modèle de ce mode permet d'expliquer le mouvement de l'ensemble du système (48). Les éléments du cycle de la production qui ne font pas l'objet d'échanges marchands, sont considérés comme des manifestations de « survivance » d'un ordre social antérieur au capitalisme. Sur l'exploitation agricole, il en est ainsi notamment de la terre en faire-valoir direct, de la main-d'œuvre familiale, des moyens de subsistance et de travail autofournis.

La génération spontanée n'existe en effet pas plus pour les sciences sociales que pour les sciences de la nature. Le capitalisme s'est nécessairement développé et continue de le faire à partir de sociétés existantes : féodales, « primitives », dont les vestiges survivent plus ou moins durablement à leur destructuration.

A un instant donné du développement du capitalisme, les divers secteurs de l'économie, et — plus ou moins nettement selon les secteurs — l'ensemble des entreprises d'un même secteur, présentent toute la gamme des degrés d'engagement dans le mode de production capitaliste. Celle-ci s'étend en agriculture de l'exploitation d'autosubsistance — degré zéro — à l'exploitation dite capitaliste, fortement intégrée dans les échanges marchands (49).

Il est dès lors évident que le modèle de l'entreprise capitaliste rend d'autant mieux compte de la réalité économique des exploitations agricoles — c'est-à-dire en dernière instance permet de mieux agir sur leur gestion — que celles-ci sont davantage intégrées dans les échanges marchands. Les économistes et les responsables politiques qui raisonnèrent, ou continuent à raisonner, à partir de modèles de l'entreprise capitaliste pure, ou de l'unité de production socialiste pure, excluant les activités d'autosubsistance — ce fut l'intuition forte de l'école populiste russe dans ses travaux sur les sociétés paysannes (50) — devaient être à l'origine de bien des déboires, dans les pays capitalistes, comme dans ceux qui construisent le socialisme.

Capitaliste ou socialiste, toute économie nouvelle ne peut se construire que progressivement sur la base économique existante, selon un rythme qui ne peut être accéléré sans risquer de faire payer si lourdement aux populations la construction de la société nouvelle que sa réalisation en serait compromise (51).

Cependant, l'intégration totale dans les échanges marchands n'apparaît nullement nécessaire pour que le modèle capitaliste aide à rendre compte de l'évolution économique des exploitations. Il faut et il suffit pour cela qu'un certain seuil d'engagement dans la production marchande soit franchi qui rende irréversible cet engagement en rai-

son même de la nécessité pour l'exploitant de faire face à des dépenses monétaires obligatoires, qu'elles soient imposées par l'Etat, comme l'impôt en numéraire, moyen classique de forcer l'insertion dans les échanges marchands, ou qu'elles correspondent — les deux vont généralement de pair — à des denrées de première nécessité qui ne sont plus, ou insuffisamment, produites par la société traditionnelle.

Quand ce seuil est franchi, les activités d'autosubsistance apparaissent alors moins comme des vestiges de l'ancien mode de production que comme des conditions même de fonctionnement du cycle des échanges marchands dans le nouveau mode de production.

Ainsi, nous avons montré comment, au Sénégal, le maintien d'un secteur vivrier important sur les exploitations agricoles (mil, sorgho, riz, etc...) est la condition même du bas prix de la force de travail paysanne et par conséquent de l'intérêt économique pour le capital industriel, qui jouit d'une situation de monopole dans la fabrication de l'huile, d'une structure sociale de petite exploitation pour la production de l'arachide (52).

Le caractère familial de la main-d'œuvre facilite la sur-exploitation, et on rejoint ici les analyses de Kautsky sur les lignes de défense de la petite exploitation vis-à-vis de la grande (53) : faibles dépenses monétaires de consommation, surcroît de travail, agriculture à temps partiel, etc., souvent renforcées par la propriété du sol et des moyens de production qui permet l'économie des fermages et intérêts sinon des soultes ; les analyses aussi de Perceval (54), de Servolin, qui souligne l'actualité de ces facteurs de résistance de la petite exploitation et y voit à juste titre les raisons de l'intérêt économique durable que présente la « petite production marchande » pour le mode de production capitaliste (55).

Pour une large part, ces raisons apparaissent liées à des manifestations du système économique antérieur dont la « survivance », pour reprendre le terme de Marx, est la clef de l'insertion des petites exploitations dans le système capitaliste. Dans cette insertion, le faible niveau des dépenses monétaires d'entretien et de renouvellement de la force de travail demeure un atout essentiel. Si tous ces auteurs sont, à la suite de Marx, d'accord sur ce point, aucun ne nous paraît mettre à sa place le rôle que joue à cet égard l'autoconsommation.

Peu payé, le petit paysan est aussi peu productif, et ces deux phénomènes ne sont évidemment pas indépendants. La faiblesse du capital monétaire, l'insuffisance des connaissances, l'étroitesse des structures foncières, se conjuguent pour lui limiter l'accès aux techniques modernes de production. La concurrence des entreprises mieux

(48) « Mais le mode de production capitaliste n'est pas la seule forme de production qui se trouve dans la société présente : à côté de lui, on rencontre encore des restes de modes de production précapitalistes, qui se sont maintenus jusqu'à nos jours ; et l'on peut aussi découvrir déjà, en mainte forme de l'économie de l'Etat, de l'économie communale et de la coopération, les germes d'un mode de production nouveau, plus élevé ». KAUTSKY K. La question agraire. V. Giard et E. Brière. 1900.

(49) Cf. BRIQUE R. Agriculture et économie de subsistance. Mémoire de D.E.S. en sciences économiques. Université des sciences sociales de Grenoble. Février 1974.

(50) GEORGESCU-ROEGEN N. développe cette idée dans : Théorie économique et économie politique agraire. Economie Rurale. N° 71. Janvier-mars 1967. p. 51.

(51) L'art de R. Dumont consistera pour une part à savoir déterminer la nature et le rythme économiquement optimum des investissements dans une société capitaliste. Cf. DUMONT R. L'établissement des priorités dans les investissements. Economie Rurale, n° 19, janvier 1954.

C'est par ailleurs un des motifs de grand intérêt du livre de Tepicht que l'analyse qui y est faite des étapes à respecter dans le passage d'une économie paysanne à une économie socialiste. TEPICHT J. Marxisme et agriculture : le paysan polonais. Armand Colin. 1973.

(52) REBOUL C. Structures agraires et problèmes du développement au Sénégal. Op. cit. Cf aussi : Causes économiques de la sécheresse. Op. cit.

(53) KAUTSKY K. Op. cit. p. 160 et suivantes.

(54) PERCEVAL L. Avec les paysans pour une agriculture non capitaliste. Editions sociales, 1969. Notamment p. 140.

(55) SERVOLIN C. L'absorption de l'agriculture dans le mode de production capitaliste, in L'univers politique des paysans dans la France contemporaine. Armand Colin, 1972, p. 41. L'auteur nous paraît cependant, à l'inverse de la thèse d'« Une France sans paysans », avoir trop privilégié, dans le niveau des coûts de production, l'influence de la rémunération du travail par rapport à celle de la productivité du travail.

équipées entraîne l'élimination massive de celles qui le sont moins, c'est-à-dire des plus pauvres, dans les économies capitalistes avancées.

Cependant, le progrès des techniques est inégal selon les branches de production. Par exemple, en l'espace d'un siècle, le temps de travail a pu être abaissé de plusieurs centaines de fois pour la moisson, seulement de quatre à cinq fois pour la traite. Il est évident que le bas revenu monétaire du petit paysan lui permet de résister d'autant mieux à la concurrence des gros paysans que la dispersion des productivités est plus réduite.

Si l'on admet en effet que les prix agricoles sont fixés en fonction des structures des exploitations les plus défavorisées (56), celles qui à un instant donné sont à la limite de la survie économique, plus l'écart des productivités potentielles est grand pour une même branche de production, et plus cette branche aura d'attrait pour les grandes exploitations. Celles-ci en s'y engageant contribueront à faire baisser la valeur d'autant plus que la rente différentielle — la rente II dans la classification de Marx — sera initialement plus importante, et seront d'autant plus concurrentielles pour les petites.

C'est en raison même de ce mécanisme que l'accumulation du capital en agriculture s'accompagne de ce phénomène de différenciation des systèmes de culture et d'élevage que nous avons noté au début de ce texte. En France comme dans la plupart des pays capitalistes avancés, la production des céréales tend à n'occuper plus qu'une place marginale sur les exploitations de petite superficie, massivement spécialisées dans la production laitière. A l'inverse, la production du lait a disparu des exploitations de grande superficie, massivement spécialisées dans la production céréalière.

En somme, la petite exploitation familiale reste en mesure de concurrencer l'exploitation à salariés sur le marché dans les branches de production pour lesquelles l'écart des rémunérations du travail pèse plus lourd dans les coûts de production que l'écart des productivités. La faiblesse du capital monétaire mis en œuvre sur la petite exploitation, la rigidité relative de la main-d'œuvre, essentiellement familiale, par rapport aux moyens de travail et à la surface — le petit exploitant n'a pas le choix de la composition organique de son capital, nécessairement basse — donnent tout son intérêt économique à la spécialisation dans des productions plus exigeantes en travail manuel qu'en moyens de travail, celles qui assurent le meilleur emploi de la main-d'œuvre disponible : cultures maraichères, production laitière, etc.

Sur les grandes exploitations, l'importance du capital monétaire, la faculté d'adapter la main-d'œuvre salariée à

la surface et aux moyens de travail mis en jeu, permettent la spécialisation dans des productions plus exigeantes en moyens de travail qu'en travail manuel : céréales, plantes industrielles, etc. (57).

Mais à l'intérieur même de la catégorie des exploitations familiales, les plus grandes, mieux équipées, mieux placées sur les marchés des produits, de l'argent, du savoir, concurrencent très généralement les plus petites.

Sur les inégalités de la société traditionnelle : hiérarchies sociales, structures foncières, potentialités naturelles : sols, climats, reliefs, eaux etc., se greffent et s'amplifient les inégalités de la société capitaliste.

Il est remarquable en effet que la différenciation des systèmes de production entre les diverses catégories d'exploitations va de pair avec un inégal degré d'intégration dans l'économie marchande.

Si l'on prend comme critère de « dimension économique » des exploitations le produit monétaire d'exploitation, image comptable — à l'autoconsommation près — du capital marchand, seule forme du capital accessible à partir des statistiques comptables officielles, qui ne comprennent pas les dépenses monétaires de consommation et interdisent par conséquent de chiffrer le capital productif, on constate que plus la « dimension économique » de l'exploitation grandit, et plus augmente la part du fermage dans la surface totale, la part des travailleurs salariés dans les effectifs totaux de main-d'œuvre, la part de l'actif emprunté dans l'actif total (58).

En somme, plus la dimension économique de l'exploitation augmente, et plus sa structure la rapproche du modèle de l'entreprise capitaliste pure, où la terre est louée, la main-d'œuvre salariée et le capital monétaire emprunté.

Ainsi, le système capitaliste imprime ses caractères et son mouvement à toutes les catégories d'exploitations. C'est précisément dans la mesure où le mode de production capitaliste tend à diffuser dans toutes les unités de production, et à s'assujettir le mode de production préexistant pour les besoins de son propre fonctionnement que le modèle qu'en donne Marx aide à rendre compte de l'évolution économique de toutes les exploitations qui sont engagées irréversiblement dans la production marchande.

C'est à notre sens le reproche qu'on peut faire à la notion « d'économie paysanne », utilisée notamment par Tepicht (59) à la suite de Tchayanov, et on peut faire un reproche de même nature à l'usage que font divers auteurs de l'expression : petite production marchande (60) que d'opposer arbitrairement un mode de production capitaliste qui aurait la particularité d'exister à l'état pur à un mode de production hybride, paysan pour les uns, petit marchand

(56) Et non du terrain le plus mauvais par sa fertilité et/ou sa situation économique. Encore que la qualité des terres, en France particulièrement, ne soit pas indépendante de la dimension des exploitations, une exploitation de grande superficie sur un sol de qualité médiocre assure très généralement une rentabilité du capital engagé plus forte qu'une exploitation de petite superficie sur un excellent sol. PERCEVAL met en évidence le rôle de la petite exploitation dans la formation des prix, op. cit. p. 136 et suivantes.

Cf aussi MARX. Op. cit. Tome I, p. 121 : « dans l'industrie agricole, au contraire de l'industrie manufacturière, c'est le prix du produit obtenu par la plus grande quantité de travail qui règle le prix de tous les produits de la même espèce ».

(57) Cf. ALTMANN C., CRANNEY J., EVRARD P., MATHAL P., VIAU C. La spécialisation des productions céréalière et bovine et ses conséquences économiques. INRA Mars 1973. C. Altmann a montré que le taux de com-

mercialisation des céréales varie dans le même sens que la surface de l'exploitation. ALTMANN C. La structure de la production céréalière en France. INRA 1970.

(58) REBOUL C., AL HAMCHARI M.-C. Concentration des capitaux et différenciation des systèmes de production dans l'agriculture française. Op. cit. Sur des données du Réseau d'Information Comptable Agricole.

L'expression : « dimension économique » est utilisée par CHOMBART de LAUWE et POITEVIN : Op. cit. p. 56. Le produit d'exploitation est le critère de classement retenu par LENINE dans : Nouvelles données sur les lois du développement du capitalisme dans l'agriculture. Œuvres. Editions sociales. Tome 22. C'est aussi le critère choisi par KLATZMANN, citant Augé-Laribé, dans : La classification des entreprises agricoles suivant leur importance économique. Bulletin de la S.F.E.R. Avril 1952.

(59) TEPICHT J. Op. cit.

pour les autres, associant économie marchande et économie d'autosubsistance. Seule le premier relèverait des lois du capitalisme, aucune théorie ne rendant compte du fonctionnement de l'autre.

Dire comme le font ces auteurs, à la suite de Tchayanov, que le profit n'est pas le but de la petite production paysanne marchande, c'est énoncer une demi-vérité, car s'il est vrai notamment que les activités d'autosubsistance échappant par définition même au champ des échanges monétaires, la catégorie du profit n'a pas de signification

IV — PERMANENCE DE L'ECONOMIE DOMESTIQUE

Dans la mesure où l'on entend par mode de production un système de rapports de production et de forces productives, et c'est le sens que nous retenons ici, le développement du capitalisme sur les bases du mode de production préexistant tend à faire perdre à ce dernier les caractéristiques qui font sa spécificité, le mode de production capitaliste ne conservant du mode de production préexistant que les éléments nécessaires à son propre fonctionnement (61).

Ces éléments présentent-ils un caractère résiduel ? Sont-ils condamnés à terme par le système capitaliste ? Ou, au contraire, leur assimilation est-elle si complète qu'ils font partie désormais intrinsèquement du mode de production capitaliste ?

Un tel débat évoque toujours un peu la casuistique. Comment distinguer, à la limite, la propriété foncière achetée de la propriété foncière, transmise ancestralement par héritage (62), le caractère familial de la main-d'œuvre sur une exploitation d'autosubsistance ou sur une exploitation fortement intégrée dans les échanges marchands, l'autofourniture de biens sans valeur marchande et l'autofourniture destinée à faire l'économie de certaines marges de production et de commercialisation, l'autofinancement du petit paysan qui n'a jamais emprunté et celui de la firme qui économise les versements d'intérêts ?

En fait, le mode de production capitaliste, même s'il tend à transformer tout bien en marchandise, ne se développe pas sans à-coups, sans stagnations, sans retours en arrière, sans contradictions (qui peuvent dans certaines conditions sociales devenir révolutionnaires).

Ainsi, en agriculture, le développement rapide des techniques lié à la croissance du capitalisme, et d'abord de la mécanisation, entre en contradiction avec des structures foncières fortement marquées par les modes de produc-

tion antérieurs et qui évoluent beaucoup plus lentement. Il en résulte ce phénomène bien connu d'une diminution globale de la main-d'œuvre salariée plus rapide que celle de la main-d'œuvre familiale dans le secteur agricole (si non dans l'ensemble de l'économie). Par ceux qui isolent artificiellement l'agriculture du système économique global, qui ne prennent pas en compte le développement des activités marchandes aux dépens des activités d'autosubsistance, qui négligent aussi l'extension du travail par entreprise, ce phénomène qui témoigne d'un mouvement d'accumulation du capital et d'élévation de la composition organique, dont rend compte parfaitement la théorie de Marx, est curieusement invoqué contre elle.

La permanence de caractères atypiques résiduels ou recréés, que l'on observe dans le mode de production capitaliste depuis qu'il existe, lui donne son aspect « difforme », selon l'expression de Vergopoulos (63).

Quelles que soient les tendances, durables ou momentanées, de l'évolution du système, celui-ci non seulement n'a jamais fonctionné à l'état pur, mais certaines impuretés ont toujours paru une condition même de son fonctionnement. Comme le remarque Meillassoux, le capitalisme, depuis ses origines, n'a jamais existé séparément de ce qu'il appelle, à la suite de Sahlins, mais en lui donnant une définition propre, historiquement datée, le mode de production domestique (64). A l'échelle mondiale, le capitalisme se nourrit d'une plus-value extorquée sur la force de travail à bon marché que fournissent massivement les pays du tiers monde, soit directement par l'émigration, soit indirectement par l'exportation de matières premières. Or, le maintien généralisé d'activités agricoles familiales d'autosubsistance est la condition même du bas prix de cette main-d'œuvre. C'est une des clés de l'échange inégal.

Dans les pays de capitalisme développé, le « mode de production domestique » tend à se réduire à son expression

conditionnant son évolution, présumés dont Cavaillès relève la gratuité. CAVAILLES J. L'analyse léniniste de la décomposition de la paysannerie et son actualité. INRA, Dijon, 1975.

(61) C'est pour cette raison que nous préférons en définitive, comme nous le suggère J. SURET-CANALE, appliquer l'expression « mode de production » à l'ensemble du système, plutôt qu'aux parties dominantes et dominées de ce système.

(62) REY attribue à la rente foncière, présentée comme rapport de distribution capitaliste, un caractère de survivance d'un rapport de production féodal. Mais quand le capitalisme se greffe directement sur une économie d'autosubsistance, comme en Afrique noire où l'appropriation privée du sol était inconnue avant lui, les investissements fonciers productifs : défrichage, dessouchage, labours, fumures fortes, etc. s'accompagnent de manifestations d'appropriation privée du sol (bornage des parcelles, redevances monétaires) qui ne doivent rien au mode de production antérieur. REY : Op. cit.

(63) AMIN S., VERGOPOULOS K. Op. cit.

(64) MEILLASSOUX C. Op. cit.

(60) Notamment : AMIN S., VERGOPOULOS K. La question paysanne et le capitalisme. Anthropol. idép. 1974. REY P.P. Les alliances de classes. Maspero, 1973. SERVOLIN. Op. cit. Démunis de théorie, en raison même de leurs hypothèses de travail, pour expliquer l'évolution interne de ce qu'ils appellent la petite production marchande et qu'ils considèrent comme un mode de production spécifique articulé au mode de production dominant (alors que la petite production marchande n'a d'autre existence que celle qui lui confère l'interférence du mode de production capitaliste et de l'économie domestique) ces auteurs ont tendance à la présenter comme un tout indifférencié, non structuré.

Les structures sont pareillement absentes du livre de Postel-Vinay malgré son titre (la rente foncière a pour composante les rentes différentielles). L'intérêt du livre nous paraît surtout résider dans le récit des luttes de classe en grande culture. POSTEL-VINAY G. La rente foncière dans le capitalisme agricole. Maspero, 1974.

Servolin observant ces phénomènes de différenciation à l'intérieur de la petite production marchande, a recours pour en rendre compte à l'hypothèse de présumés définissant la petite production marchande et

la plus simple : la famille, seul lien de survivance d'activités de production (cuisine, ménage, procréation, éducation des enfants, etc.) non marchandes qui contribuent elles aussi à limiter le prix de la main-d'œuvre, familiale elle-même en voie de destruction sous la poussée d'activités marchandes plus productives (64).

« Le développement inégal » selon un titre de S. Amin (65), apparaît ainsi comme absolument inhérent à la nature du capitalisme. Aux pays qui construisent le socialisme, quel que soit le jugement que l'on porte sur leurs résultats, du reste très différents selon les pays, on ne peut dénier d'avoir tenté de créer, et pour certains de continuer à le faire, les conditions d'un développement égal. En agriculture, cette volonté s'est exprimée avec le

plus de netteté dans les révolutions agraires, qui ont abouti à une redistribution, sur des bases égalitaires de la terre, des moyens de travail et d'éducation entre les agriculteurs, et à partir de là à une homogénéisation, dans les limites d'une certaine spécialisation régionale, des systèmes de production pratiqués par les agriculteurs dans le cadre d'exploitations coopératives de grande dimension (66). Au sein de toutes ces coopératives de production, et c'est une différence fondamentale avec les sociétés agricoles capitalistes, coexistent la production à des fins commerciales et la production d'autosubsistance. Les conditions nécessaires, sinon suffisantes, sont ainsi réunies pour un développement égalitaire du mode de production socialiste aux dépens de l'économie domestique dans tous les ménages (67).

CONCLUSION

Les conseillers agricoles qui pratiquent « l'analyse de groupe » sur des résultats comptables, à des fins de gestion, éprouvent généralement des difficultés à constituer des groupes aussi « homogènes » qu'ils le souhaiteraient quant aux combinaisons productives des exploitations agricoles analysées. L'idée est d'isoler les manifestations de la technicité de l'exploitant, toutes autres choses égales. Le classement d'après un critère de revenu devrait permettre de dégager les points forts de cette technicité.

Mais la technicité n'est jamais indépendante des structures de production des exploitations. L'habileté technique s'exprime toujours par l'intermédiaire de moyens de production : terre et moyens de travail, auxquels les conditions sociales d'accès ne sont nullement égales pour les agriculteurs.

Grouper les exploitations de manière à rendre homogènes les structures des exploitations en vue de pratiquer le conseil de gestion — erreur relativement fréquente — c'est précisément s'interdire de résoudre le problème économique qui se pose — sinon celui qui est posé — celui de la recherche du système de production le mieux adapté aux contraintes structurelles de l'exploitation, qui ne sont jamais que l'expression locale du système économique et social global.

On voit bien que le problème de gestion sera d'autant mieux posé, et par conséquent résolu, qu'on aura une idée plus claire des manifestations du système économique et global dans l'économie des exploitations, l'art de la gestion ne consistant jamais qu'à réaliser certains ajustements par rapport à ces manifestations, ce qui implique une certaine connaissance de la façon dont fonctionne ce système économique et social.

Cette démarche, qui fut au point de départ de nos travaux sur les systèmes de culture et d'élevage (68) nous a amené à faire et à contrôler l'hypothèse selon laquelle, dans la mesure où l'on peut caractériser l'évolution globale

de l'agriculture, de même que celle des autres secteurs de l'économie, mais avec un certain décalage, par une intégration de plus en plus poussée dans l'économie marchande, la théorie de Marx permet non seulement de rendre compte de l'insertion de l'agriculture dans le système économique et social, — objet des travaux de très nombreux auteurs — mais encore de l'évolution interne du secteur, et en particulier de la dynamique des systèmes de culture et d'élevage.

Ce thème n'a été abordé par Marx que de façon fragmentaire. Kautsky, s'il a donné de la « Question agraire » une analyse qui garde une étonnante actualité, notamment sur les relations entre l'agriculture et les IAA, sur la forte liaison entre la dimension de l'entreprise et sa rentabilité, etc... n'aborde qu'incidemment les phénomènes de différenciation des systèmes de production. L'économiste rural Lénine (69) les prend en compte, mais de façon épisodique et selon les critères de classement, assez rudimentaires, des statistiques américaines, qui sont basées sur les principales sources de revenu : céréales, élevage, coton, légumes, fruits, etc...

Paradoxalement, un auteur qui ne s'est pas réclamé du marxisme, nous paraît être allé le plus loin dans cette voie. Une grande partie du livre de Malassis : « Economie des exploitations agricoles » peut être décryptée en langage marxiste, plus précisément, fournit un ensemble d'éléments, notamment sur la différenciation des systèmes de culture et d'élevage en fonction de la surface des exploitations, sur les phénomènes de concentration, etc. qui nous paraissent pouvoir s'intégrer parfaitement dans la théorie de Marx. Mais le fait même de ne pas la prendre en compte contribue à expliquer certaines limites de l'œuvre : le choix de la surface comme critère de classement des exploitations, le flou des mobiles économiques prêtés aux agriculteurs, l'amalgame entre les définitions économiques et comptables du capital, etc... Surtout, le champ volontairement restreint donné à l'analyse (70) entraîne une certaine sous-exploitation des données rassemblées.

(65) AMIN S. Le développement inégal. Editions de Minuit. 1973.

(66) L'exploitation d'Etat, employant des salariés, a une importance, dans les surfaces cultivées et dans la population agricole active, généralement faible dans tous ces pays.

(67) C'est une erreur économique grossière que de voir dans le lopin individuel une survivance du capitalisme. Cf TEPICHT, Op. cit.

(68) REBOUL C. Op. cit.

(69) C'est bien du même qu'il s'agit. LENINE V. Op. cit. p. 76.

(70) « L'objet de nos recherches est la description de la structure et des mécanismes des unités agricoles de production, en vue d'en déduire les règles d'amélioration de leur gestion ». MALASSIS L. Op. cit., p. 1.

Plus près de nous, les responsables du Réseau Européen d'Information Comptable, effectuant leur échantillonnage à partir de données statistiques existantes, seulement physiques, ont eu le souci de pondérer le critère superficie des exploitations, « incontestablement le plus facile à saisir » par une estimation de la production susceptible d'être commercialisée (71) autrement dit du capital marchand, dont la composition sert de base, avec les classes de superficie et la région, à une typologie des systèmes de production. Nous avons vu le parti qu'on pouvait tirer de ces données pour analyser les manifestations du mode de production capitaliste dans l'agriculture.

(71) CARLES P. et TERTIAN P. A propos de la classification économique européenne des exploitations agricoles. BTI, n° 266, 1972.

(72) MEILLASSOUX C. Op. cit.

Le mode de production capitaliste n'a jamais existé à l'état pur. Dans ses manifestations les plus avancées, il reste inséparable sur le marché mondial et dans sa structure interne, d'une économie domestique en voie de dégradation certes, mais toujours solidement et massivement présente (72). Dans la mesure où Marx écrivant la théorie du mode de production capitaliste, donne leur place à ses caractères atypiques, en les qualifiant de résiduels, sa théorie n'est pas mise en cause par des recherches plus récentes aboutissant à considérer ces caractères atypiques comme des conditions mêmes de fonctionnement du système. Ceci contribue à expliquer en particulier l'intérêt pratique qu'elle conserve, le seul en dernière instance qui nous intéresse ici, pour l'analyse économique de l'évolution interne du secteur agricole.

CYCLE DE LA PRODUCTION MARCHANDE ET AUTOCONSOMMÉE SUR L'EXPLOITATION AGRICOLE FAMILIALE

